

Albert Coene

LE CASTEL HANTÉ



L. OPDEBEEK — ÉDITEUR — ANVERS

ALBERT COENE

LE
CASTEL HANTÉ

Dessins de E. VAN OFFEL



L. OPDEBEEK — ÉDITEUR — ANVERS

1924

LE CASTEL HANTÉ

Un père avait deux fils : Pierre et Paul. Le plus jeune ne faisait rien. Paul — c'était lui — quoiqu'extraordinairement fort, n'avait aucun goût pour le travail, et l'école lui était totalement inconnue. Dès que se montrait le doux soleil, il courait les chemins que Dieu donne, et trouvait son bonheur dans les fourrés et les champs.

Pierre, l'aîné, se laissait accommoder à toutes sauces (1) et, par la force de l'habitude, se chargeait des plus lourdes besognes.

Les deux frères différaient encore sur un autre point : Pierre était couard. Il avait peur de son ombre. Pour rien au monde, il ne serait sorti la nuit, dans l'obscurité. Lorsqu'autour de la grande cheminée flamande, se chuchotaient de bonnes histoires du vieux temps, toutes remplies de farfadets, de follets et de revenants, le pauvre Pierre, dans son coin, tremblait comme une feuille.

Paul, par contre, sortait facilement à toutes les heures et par tous les temps ; au besoin il vous eut déterré un mort, en plein cimetière, à minuit.

Pierre avait sans cesse aux lèvres des phrases telles que :
« J'ai peur ». Paul s'en étonnait et disait à son frère :

— Pourquoi l'obscurité t'effraye-t-elle ? Lorsque le soleil s'est couché, la nuit vient nécessairement et naturellement, et pour ce qui serait de déterrer un mort, quel danger, je te prie, pourrait-on bien courir ? Ceux là ne peuvent plus ni frapper ni mordre... Si je connaissais la peur, je pourrais peut-être te comprendre.

(1) Se laisser faire comme un « va-où-je-te-pousse ».

— Eh! toi là-bas, du coin! cria leur père, ne te gonfle (1) donc pas ainsi; tu ferais beaucoup mieux d'apprendre un métier et de peiner comme ton frère.

— Avec le plus grand plaisir, mon cher Papa, répondit Paul. Je voudrais tant apprendre à connaître la peur.

Pierre, à cette réponse, ne put s'empêcher de rire :

— Avec lui, toute parole est parole perdue; il a la tête plus dure encore que du bois. Il y a beau temps que notre père aurait dû l'entreprendre; maintenant, il sera trop tard... Plus rien à faire!

Écoute-moi, Paul, fit le père, la peur s'apprend sans maître et ne rapporte pas un radis.

Ce soir-là, les choses n'allèrent pas plus loin. Mais le lendemain, le père rencontra le sacristain et se plaignit des niaiseries de son cadet.

— Ainsi votre fils désire connaître la peur, pouffa le sacristain? Eh bien! envoyez-le-moi pour quelques jours, et nous verrons bien. Ah, ah!

Sur l'heure les choses s'arrangèrent et Paul fut logé chez le sacristain qui un beau soir l'éveillait pour lui dire :

— Lève-toi, Paul, et va, à minuit, sonner la cloche.

— Fort bien, le sacristain, fit Paul en se levant.

— Cette nuit, pour sûr, vous connaîtrez la peur, mon bonhomme, ronchonna le sacristain, entre ses dents.

Vers minuit, Paul grimpa à la tour. Dans un des abat-sons un spectre blanc se dressait.

— Qui va là? commanda Paul.

La blanche apparition resta muette et immobile.

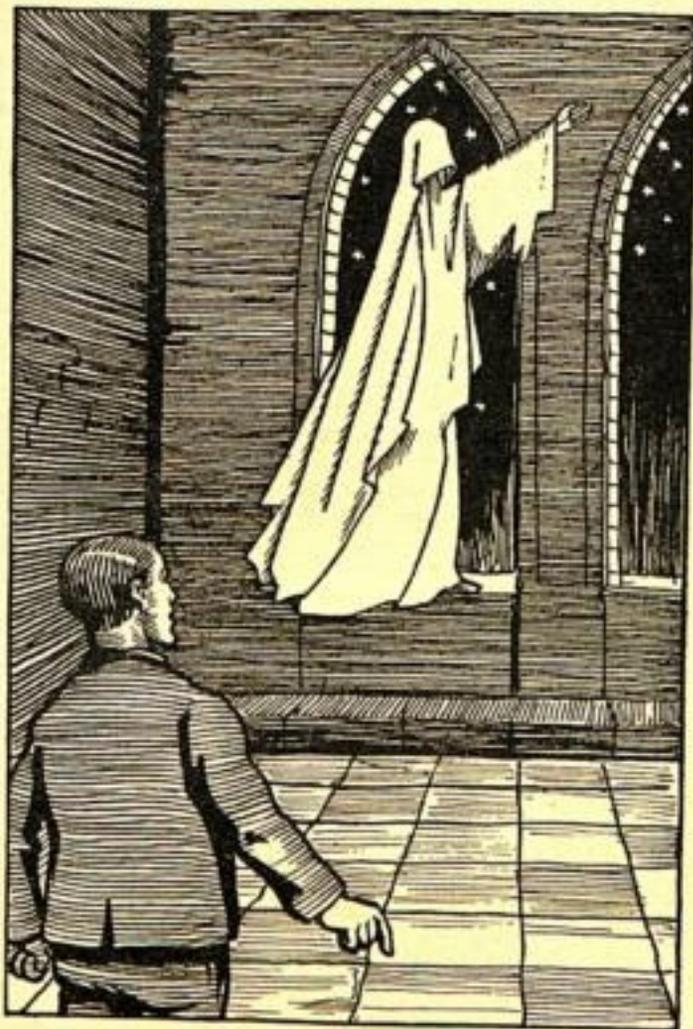
— Répondez-moi vite, ou quittez cette tour à l'instant même. L'on n'y circule pas de nuit.

Le sacristain — car c'était lui qui faisait le spectre pour faire peur à Paul — le sacristain resta sans un geste, sans un mot. Cette attitude irrita quelque peu notre Paul qui reprit :

— Me direz-vous bientôt qui vous êtes et ce que vous voulez? Si vous ne me répondez pas de suite, je vous envoie par votre trou.

Il n'en fera rien, pensa le sacristain qui ne souffla mot.

— Pour la dernière fois, je vous ordonne de quitter la tour, commanda Paul, sinon je vous empoigne.



La blanche apparition resta muette et immobile.

(1) Se rappeler la grenouille de La Fontaine.

Le fantôme continua son jeu.

Paul, le Sans-Peur, saisit le spectre en pleine taille, et, par l'abaisson le projeta dans l'espace. Un cri, un coup sourd et puis, plus rien : il était minuit et Paul sonna de la cloche.

Cette besogne terminée, il rentra se remettre paisiblement au lit.

La femme du sacristain veillait en attendant son mari, qui lui, ne rentrait pas. Comme l'inquiétude la gagnait, elle monta trapper à la porte de Paul, pour lui demander des nouvelles de son époux.

— Le sacristain ? répondit Paul, je ne l'ai pas vu !

— Cependant il était sorti avant vous : vous devez l'avoir rencontré dans les abat-sons.

— Un moment, se rappela Paul, dans l'un des trous il y avait une forme blanche. Par quatre fois, je lui ai adressé la parole, et comme je n'obtenais ni un mot ni un signe, j'ai pensé que j'avais affaire à un voleur et j'ai lancé le coquin de haut en bas. Si, des fois, j'avais eu affaire à votre homme j'en sentirais un terrible chagrin.

Gagnée par la petite mort, la femme dégringola les escaliers, quatre à quatre, se précipita au dehors, et trouva en effet le malheureux sacristain à terre, les membres et les côtes brisées. Toutefois il respirait encore.

— C'est Paul qui me vaut cela, soupira-t-il, mais le gars ignorait que c'était moi qui jouais au spectre dans la tour.

On transporta le sacristain chez lui... et au lit ! Le lendemain, la femme courut chez le père de Paul, en se lamentant :

— Votre fils a failli casser le cou à mon mari, je ne le veux pas un moment de plus à la maison.

Pensez si le père fut saisi ?

— Je l'avais toujours dit, gémit l'homme, jamais je ne tirerai aucun plaisir de ce garnement-là.

Furieux, il courut à son fils et après lui avoir copieusement tiré les oreilles, il interrogea :

— Quel trait de pendard m'as-tu joué là ? Où as-tu appris de pareilles horreurs ?

— La faute n'en est pas à moi, mon père. J'ai grimpé à la tour et tout d'un coup il y avait un fantôme devant moi. Quatre fois, je lui ai crié de me répondre en le menaçant de le jeter en bas. Après quoi, seulement, je l'ai fait ; mais je ne savais certainement pas que c'était le sacristain. Pourquoi, aussi cette stupidité d'inventer des enfantillages pareils ?

— Tu ne m'apportes que soucis et chagrin, se désola le père. J'entends que tu quittes la maison.

— Comme vous le voudrez, mon père, mais que ferai-je pour gagner mon pain quotidien ? Gardez-moi au moins chez vous jusqu'à ce que j'aie appris à connaître la peur.

— Cours où cela te chantera, dit le père. Voici cent francs et fais tes paquets. Ne dis à âme qui vive d'où tu viens ni qui est ton père ; car j'ai vraiment honte de toi.

— Que votre volonté soit faite, mon père, je m'en vais donc.

Il empocha le billet de cent francs, souleva son bonnet, et prit congé avec un : « Adieu mon père, que Dieu vous bénisse ».

Il était en route, la vie s'ouvrait devant lui.

— Si seulement je pouvais apprendre la peur, pensait-il.

Et tout en marchant il ne cessait de répéter, tout haut, ces mêmes paroles.

Un pléton, en chemin, surprit sa litanie et accompagna le gars à une portée de flèche. Ils arrivèrent ainsi dans un lieu hérissé de potences.

— Compère, fit l'étranger, vous voudriez avoir peur si j'ai bien compris. Vous voyez ici sept malandrins accrochés par le cou. Passez-moi donc une seule nuit en leur compagnie, et vous aurez appris ce que vous désirez tant savoir.

— Voilà qui me va comme un gant, et si la chose est si facile, vous aurez gagné demain cent francs, que moi, je vous donnerai. Revenez donc de bonne heure voir si j'aurai eu peur.

Et Paul, calme comme une souche, s'assit au beau milieu des gibets à attendre la nuit. Il alluma un grand feu car il faisait un froid de loup. Vers minuit, le vent se fit si rude, que les pendus choquaient les uns contre les autres.

— Si moi déjà, près de ce feu, je gèle, pensa Paul, que ne doivent pas souffrir ces pauvres diables là-haut ?

Paul avait le cœur bon et compatissant. Il grimpa aux échelles et, l'un après l'autre, décrocha tous les pendus pour les aligner soigneusement en cercle autour du feu, qu'il chargea des plus grosses branches qu'il put trouver.

Mais des morts, cela ne se réchauffe pas. Les cadavres demeurèrent inertes et leurs vêtements prirent feu.

Mécontent, Paul, les avertit :

— Eh, là-bas ! Tenez-vous donc, où je vous repends tous.

Les cadavres se gardèrent bien de répondre... et Paul se fâcha :

— Dites donc, mes très chers, cria-t-il, je n'y puis rien, moi, que vous vous négligiez de la sorte, cependant je ne tiens aucunement à flamber avec vous.

Alors, un par un, il les remonta et les rependit, puis revint s'étendre près du feu où il s'endormait bientôt sans broncher.

Le lendemain, l'étranger accourut aux potences et trouvant Paul profondément endormi, le réveilla, non sans peine.

— Avez-vous eu peur ? s'enquit-il.

— Nenni ! répondit le gars. Qui me l'aurait appris ? Ces pendus n'ont pas ouvert le bec et se montraient stupides au point de laisser brûler leurs loques.

— Vous êtes un fameux lapin, vos pareils ne se comptent pas par treize à la douzaine ! déclara l'étranger en riant. N'empêche qu'avec vous, il n'y a pas un sou à gagner.

Et, le laissant là, il poursuivit, seul, sa route.

De son côté, notre Paul fit même chose en reprenant de plus belle son monotone chapelet :

— Si je pouvais avoir peur... si je pouvais...

Un charretier, entendant ce singulier souhait, l'arrêta :

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.

Paul, qui n'avait pas oublié la recommandation de son père, répondit :

— Je n'en sais rien !

— D'où venez-vous ?

— Je n'en sais rien !

— Qui est votre père ?

— Je ne puis vous le dire.

— Que répétez-vous là tout le temps.

— Que je voudrais connaître la peur ! Et voilà que personne au monde ne sait me l'enseigner.

— Un conte à dormir debout, mon garçon. Accompagnez-moi à la maison et je vous donnerai le gîte.

Paul se mit au pas du charretier. La direction ne lui importait guère ; ce qu'il voulait, c'était connaître la peur.

A la soirée, ils entrèrent dans un cabaret où en pénétrant dans la salle commune, le grand flandrin de Paul reprit son éternel refrain :
« Qui m'apprendra la peur ? »



Si moi déjà, près de ce feu, je gèle, que ne doivent pas souffrir ces pauvres diables là-bas ?

A ces mots l'aubergiste eut un gros rire.

— En voilà une bonne, dit-il. Obé! mon gaillard, êtes-vous bien daplomb? Si oui, je vous la donnerai bien, moi, l'occasion d'avoir la frousse.

— Vous m'en voyez tout heureux, patron, fit Paul.

— La paix! mon homme, intervint l'hôtesse. N'y a-t-il pas eu assez de malheurs comme ça, et ce beau gars-là devra-t-il aussi payer sa témérité de la vie.

— Patronne de mon cœur, cria Paul plein de joie, plus il y aura de peine et plus il y aura de plaisir. Si je cours les routes, c'est pour apprendre à connaître la peur; ne m'enlevez pas l'occasion, je vous en supplie, d'atteindre mon but.

Et se tournant vers l'hôte, il demanda :

— Dites-le-moi, patron, comment connaîtrai-je la peur? et quelle est l'épreuve à la quelle je devrai me soumettre?

L'aubergiste lui raconta alors, qu'il y avait non loin de là un castel hanté, où il était des plus facile d'apprendre à connaître la peur, puisque beaucoup de gens courageux avaient tenté d'y passer la nuit, et que jusqu'alors, pas « un » n'était revenu. Aussi, le roi avait-il promis sa fille — la belle d'entre les belles — à quiconque passerait dans le terrible castel trois nuits consécutives; et ce n'était pas tout, car le prud'homme recevrait en outre, une part de l'immense trésor que gardaient les esprits malins.

— Une fille de roi et de grandes richesses, s'écria Paul. Tous les bonheurs qui me tombent à la fois! Montrez-moi bien vite où demeure le roi.

L'aubergiste lui donna tous les renseignements possibles.

Le lendemain, Paul était tôt levé et se présenta chez le roi.

— Sire, fit Paul, voulez-vous me donner l'autorisation de passer trois nuits de suite dans le castel hanté?

Le roi admira la figure ouverte du jeune homme qui lui plut infiniment.

— Sans aucun doute que vous pouvez passer trois nuits au castel, répondit-il. Toutefois, je tiens à vous prévenir, que personne encore, n'a tenté impunément l'épreuve... Pas un seul, n'en est revenu! Ainsi, croyez-m'en, réfléchissez bien.

— C'est tout réfléchi, Sire. Je suis renseigné à ne pouvoir l'être mieux, et cependant, je me risquerai avec votre permission.

— A votre volonté, mon garçon; vous pourrez emporter trois choses, des objets inertes, bien entendu.

Paul se choisit du feu, un tour à pédale, et un hachoir avec sa hachette.

Vers le soir, notre ami partit pour le castel hanté. Il alluma le feu, fit jouer le hachoir et son couteau, et s'assura du bon fonctionnement de son tour. Ceci fait, il attendit les événements.

— Pourvu que cette fois je réussisse à avoir peur, soupira-t-il. Mais je crains fort qu'il n'en sera rien.

Aux environs de minuit, Paul activait le feu, lorsque soudain il entendit du côté d'un cabinet dans un coin du fond obscur, un cri affreux qui montait... qui montait... et une voix caverneuse qui harlait :

— Miaouoi! miaouoi!.. que j'ai froid!.. miaouoi!.. que j'ai froid!

— Têtes de bois! dit Paul. C'est-y pour ça que vous menez ce chahut d'enfer? Amenez-vous par ici, près du feu saperlipopette, et chauffez-vous.

Deux chats immenses s'approchèrent d'un seul bond, s'assirent contre lui, et l'examinèrent avec des yeux fulgurants.

Après qu'ils se furent bien chauffés, l'un des chats dit :

— Voulez-vous, l'ami, jouer aux cartes avec nous?

— Avec le plus grand plaisir du monde, mais dites, montrez un peu voir vos pattes?

Les chats avancèrent leurs pattes.

— Aie! que vos ongles sont donc longs, cria Paul. Un petit moment et je vais vous les raccourcir un tantinet.

Avant de pouvoir se retourner, les chats saisis par la peau du dos, avaient les pattes engagées dans l'écrou du tour, dont Paul tournait la vis avec une implacable précision. Les chats en fureur, lui soufflaient en pleine face et faisaient des efforts terribles pour le déchirer avec leurs incisives longues de bien dix centimètres, ce qui pour des dents de chats, est une incroyable longueur.

— Voilà, voilà, riait Paul, je m'en étais douté. Pattes et griffes ne m'allaient que tout juste et m'ont donné à réfléchir.

Il assomma les monstrueuses bêtes, que par la fenêtre, il lança dans l'étang.

A peine cette exécution était-elle terminée, que la salle se trouva envahie par des troupes de chats furieux et de chiens enragés, traînant derrière eux des chaînes rougies au feu et menant un sabbat infernal. Ils

s'efforçaient d'éparpiller les braises et de prendre Paul corps à corps. Le jeune homme avait suivi leur jeu avec sang froid, et lorsque l'ennemi se risquait à bonne portée, avec sa bonne hachette il les taillait en copeaux. De telle sorte qu'une partie des assaillants prit la fuite à la vue de l'énorme quantité de leurs qui jonchaient le sol, morts comme des mouches sur leur papier. Tous ces cadavres suivirent les deux premiers, par la fenêtre, dans l'étang.

Après cette victoire, Paul ferma la fenêtre, car le froid se faisait intense, et s'accroupit près du feu. Soudain, un lit apparut dans un coin, et notre ami, sans crainte ni gêne, s'y allongea avec délices.

En moins d'une minute, ce lit commença à s'agiter; d'abord tanguant et roulant comme un navire en plein océan, pour prendre bientôt sa course comme si six chevaux l'eussent tiré.

— La veine! s'esclaffa Paul, voilà que je roule déjà carrosse. Plus vite, cocher!

Il avait bien besoin d'exciter son équipage, qui dans une course échevelée se précipitait par les escaliers, de bas en haut comme de haut en bas; qui, de chambre en chambre, accélérât ses bonds désordonnés; si bien, qu'à un beau moment, il fit une culbute complète, qui le retourna sens dessus dessous, et s'arrêta.

Paul, en un clin d'œil, se dégagea des draps et de la literie pour se trouver debout.

— Qui veut de la voiture, lit-il, peut prendre ma place!... Pour moi, j'en ai assez.

Il retourna dans la salle où brûlait le feu et s'endormit bientôt comme un agneau.

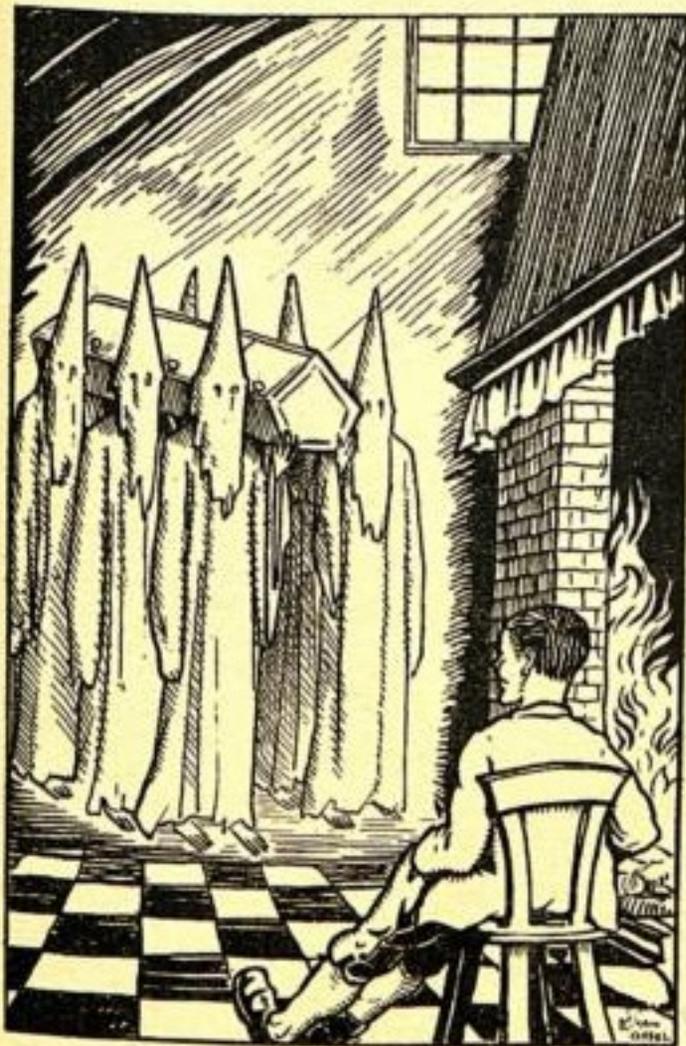
Le matin, de bonne heure, le roi parut. Il était fort curieux de savoir, si le beau et vigoureux garçon était encore en vie... Lorsqu'il l'aperçut près du feu, tout de son long étendu, il pensa d'abord, que les méchants revenants lui avaient tordu le cou; mais Paul se dressa vivement et dit :

— Cette nuit-ci, ils ne m'ont pas eu, et la prochaine, j'aurai encore le même bonheur.

Tout aussi bien que le roi, l'aubergiste fit des yeux de porte cochère, en voyant arriver le jeune homme frais comme une rose.

— Eh bien! maintenant? je pense que vous connaissez la peur?

— Pas l'ombre, patron, fit Paul, je n'ai pas fait en cela le moindre progrès. Si seulement je pouvais apprendre ce truc-là!



Six hommes rouges en cagoules apportent un cercueil.

Le même soir, il retourna au castel hanté, alluma un bon feu, et s'assit tranquillement.

A minuit, le diabolique concert reprit de plus belle. Avec un cri de mille sirènes à vapeur, la moitié d'un corps d'homme chût par la cheminée.

— Holà; mon maître, cria Paul, où est donc votre autre moitié?

Avec un affreux mélange, cette fois, de clairons et de sirènes, la seconde moitié suivit la première.

— Un petit moment! fit Paul imperturbable, il faut que j'allise encore un peu le feu.

Lorsqu'il se retourna, il aperçut, à sa place, une effroyable apparition.

— Mon cher! lui cria Paul, ne me le prenez pas en mauvaise part: cette place est à moi. Housse! le laid.

Comme la chose ne bougeait pas, Paul l'attrapa par la peau du cou, et la lança au loin. Entretemps, d'autres apparitions faisaient une entrée toute pareille, par la cheminée. Ils apportaient neuf tibias, ainsi que deux crânes, et entamèrent avec cela, une chaude partie de quilles.

L'envie vint à Paul de se joindre à leur jeu et il en demanda la permission.

— Avez-vous de l'argent?

— Plus que vous ne m'en pourrez gagner! Mais attendez, vos boules ne sont pas rondes.

Il s'empara des deux crânes et les tourna sur sa machine jusqu'à la perfection.

— A présent, tout ira au mieux, dit-il.

Paul s'amusait comme un dieu, lorsque à minuit précis, les ombres bizarres s'évanouirent.

— Allons nous coucher, pensa Paul.

Il s'étendit près du feu et dormit comme un bienheureux.

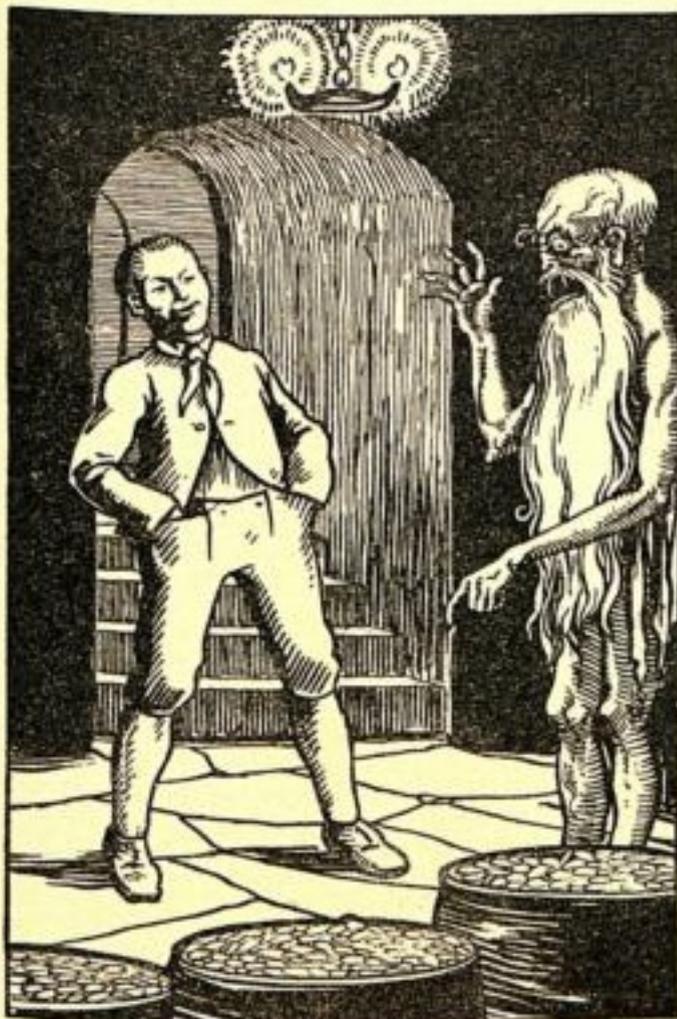
Il dormait encore lorsque le roi arriva, de bon matin, pour lui demander des nouvelles de sa nuit.

— Je me suis divinement amusé, Sire, raconta Paul. J'ai joué aux quilles jusqu'à minuit, et puis, dormi jusqu'à maintenant.

— Et vous n'avez pas eu peur?

— Hélas, non! Sire. Si seulement je pouvais savoir ce que c'est.

La troisième nuit arriva. Paul fit un feu clair et vif et, s'asseyant sur le banc du tour, il soupira :



— Le premier coffre sera pour les pauvres, déclara-t-il.

— Si cette nuit, au moins, je pouvais avoir peur.

Tard, dans la soirée, six hommes rouges en cagoules apportaient un cercueil.

— Ah ! ah ! ah ! cria Paul, voici certainement le corps de mon cousin, qui précisément est mort, il y a peu de jours.

Il fit aux porteurs un signe de la main, et recommanda :

— Viens ici, mon petit cousin, viens !

Les porteurs déposèrent la caisse à terre, le jeune homme enleva le couvercle, et trouva le cadavre d'un homme. Le visage, au toucher, était d'un froid de glace.

Paul alla chauffer ses mains au feu pour les appliquer ensuite sur le visage du mort.

Le visage restait froid.

Là-dessus, il enleva le cadavre du cercueil et l'approcha du feu. Nouvelle déception, le cadavre ne se réchauffait pas encore. Il le prit sur ses genoux et lui massa tout le corps avec ses mains qu'il présentait alternativement à la flamme du foyer. Tout cela ne servait de rien ; le mort restait bien mort.

— Que faire maintenant de cet homme glacé, hésitait Paul, qui trouvait le cas fort embarrassant.

Il aperçut le lit dans son coin et se mit à rire.

— Voilà la solution ! se dit Paul.

Il porta le mort jusqu'au lit, le coucha, et s'étendit à côté de lui. Au bout d'un bon moment, le cadavre se réchauffa et un léger mouvement se manifesta.

— Voyez là, petit cousin, fit Paul tout réjoui, vous pourrez me brûler une fière chandelle. Si je ne m'étais trouvé ici, vous ne seriez encore qu'un mort ! Ne trouvez-vous pas qu'il fait bon vivre ?

Le mort « pour rire » se dressa et fit d'une voix caverneuse :

— Maintenant, je vais vous étrangler !

— Hein ! dit Paul, m'étrangler ? Est-ce là votre reconnaissance ?

Comme panition, vous allez rentrer dans votre boîte.

Sans lanterner, il saisit la fausse bête, la remit au cercueil, et ferma soigneusement le couvercle.

Les six hommes rouges reprirent le cercueil et s'en firent.

— Quand donc connaîtrai-je la peur ? soupira notre héros

Au même moment, des coups résonnèrent sur la porte.

— Entrez ! dit Paul.

Une créature géante, un griffon, fit son entrée. C'était l'horreur en personne ; une terrible barbe blanche lui descendait jusqu'à mi-corps.

— Vaurien, cria-t-il contre Paul, je vais vous enseigner la peur, moi ! Préparez-vous, car vous allez mourir.

— Vous aurez beau dire, mon vieux singe, répondit Paul, n'oubliez pas que nous sommes à deux de jeu.

— Pour le coup, vous ne m'échapperez pas, reprit le vieux monstre.

— La paix ! l'homme. Vous vous agitez beaucoup de trop, pour votre âge. Si vous êtes fort, je ne le suis pas moins. Allez-y, je vous attends !

— C'est entendu, fit le vieux, nous allons tenter l'épreuve. Si vous pouvez me vaincre, je vous laisserai la vie.

Le vieux griffon conduisit Paul par une suite interminable de corridors et de passages jusqu'à un souterrain où se trouvait une forge.

Le loup-garou saisit un marteau dont il frappa un tel coup, sur une enclume, qu'elle disparut tout entière sous terre.

— Je fais mieux que cela, cria Paul, en se dirigeant vers une autre enclume.

Pour mieux voir cela, la vieille horreur vint se coller tout contre Paul, de sorte que sa longue barbe traîna de tous les côtés de l'enclume. Paul, prit une hache et d'un seul coup, comme si ce n'eût été que du bois, il fendit l'enclume d'acier. La grande barbe se trouva inextricablement engagée dans la fente : le vieux était pris !

— C'est moi qui ai le meilleur, dit Paul.

Et à l'homme qui prétendait naguère le tuer, il administra une telle tripotée, avec une barre de fer, qu'on pouvait distinctement l'entendre hurler jusque bien au-dessus de Bruxelles.

Il supplia Paul de mettre un terme à cette terrible volée et que non seulement il aurait la vie sauve, mais en outre, d'immenses trésors.

Paul dégagea la hache et le griffon fut délivré.

Le vieillard mena Paul dans une cave où se dressaient trois immenses coffres, remplis à débord de belles pièces d'or.

— Le premier coffre sera pour les pauvres, déclara-t-il ; le second, pour le roi ; et le troisième est à vous... Adieu !

Minuit sonnait, le revenant s'était évaporé.

Paul se trouvait seul dans la cave, et dans l'obligation de chercher son chemin à tâtons dans le noir, jusqu'à ce qu'enfin, après de longs efforts, il retrouva, là-haut, son feu contre lequel il s'endormit de fatigue.

A l'aube, le roi était déjà là.

— Avez-vous eu peur? interrogea-t-il.

— Que nenni, Sire. J'ai reçu d'abord la visite d'un mien cousin décédé. Et après cela, celle d'un vieux maniaque. C'est lui qui m'a montré les trésors du castel, mais il n'a pu me faire peur.

— Ma fille sera pour vous, dit le souverain tout plein de joie, car plus courageux que vous, il n'y a pas.

Les trésors vinrent au jour et la noce eut lieu.

Voilà Paul, gendre du roi, et ne connaissant pas encore la peur.

Mais un beau soir, au moment de sauter au lit, il vit sur son oreiller, courir une souris, et il poussa un cri d'effroi.

— Voici la peur, se réjouit-t-il.

Et son bonheur fut complet.

MAITRE GOULIAFRE

Cela ne s'était jamais vu! Aucune plume ne pourrait décrire ce que ce paysan-là était capable d'avalier! On en aurait fait une chanson aussi longue que celle du « Petit Navire ». Un vrai goulu! Aussi, les gens qui le connaissaient, — et ils étaient nombreux — l'appelaient-ils « Maître Gouliafre. »

Un jour qu'il conduisait à la ville une charge de bois à brûler, espérant un acheteur, il arriva un boulanger qui s'enquit du prix... Maître Gouliafre, qui avait grand-faim, lui répondit :

— Régalez-moi, en échange, d'un bon repas, et à ma faim.

— Tope là! fit le boulanger épanoui qui riait dans sa manche.

Notre paysan conduisit la charretée dans le bûcher du boulanger. Pendant qu'il dételait les chevaux, la boulangère étalait sur la table un demi porc et trois énormes miches de pain.

— Il y en aura plus qu'assez, murmura la femme, et même, que l'homme pourra emporter les restes.

Mais Gouliafre, qui avait plus d'une fois aplati son nez contre la vitre, demanda :

— Est-ce là tout ce que vous me donnerez?

— Oui da, répondit le boulanger en se tordant, mais quand il n'y en aura plus, il y en aura encore!

— Pour commencer, fit Gouliafre, apportez donc tout ce que vous avez de pain dans la maison.

Et il s'attabla.

Le demi-porc et les trois pains ne durèrent qu'un moment. Incessamment, la femme mettait sur la table d'autres pains et de nouvelles viandes, qui à mesure disparaissaient dans le gouffre du paysan, avec une rapidité presque égale. En fin de compte, il dut bien s'arrêter, car il n'y avait plus céans, ni une miette de pain, ni un os à ronger.

— J'ai encore faim! se plaignit Gouliafre.

— Dieu vous bénisse! l'homme, fit le boulanger, qui, pour lors, ne riait plus, ma maison est vidée, et je ne puis cependant pas vous offrir mes propres cuisses et mes propres bras.

Le paysan accepta l'excuse, fit bonne mine à mauvais jeu, et se leva pour s'en aller.

Or le hasard voulait que le boulanger se trouvât en fort mauvais termes avec un sien voisin, qui possédait dans son vivier, un poisson grand comme une vache. Le boulanger imagina sur l'heure de jouer un tour à son ennemi et demanda à Gouliafre :

— Ci-contre, il y a un poisson qui pèse bien ses mille kilos. Pourriez-vous le manger?

— En n'en laissant ni un vestige, ni une arête, mon bon ami, et cela sans la moindre peine.

Le boulanger ne se fit pas faute de courir, sans perdre un moment, chez le voisin avec qui il se hâta de parler qu'il ferait manger par un seul homme, le fameux poisson qui était de taille à rassasier toute une ville.

— Cela va! dit l'autre, je parie pour mille francs!

Il fit immédiatement prendre le poisson, et ce fut toute une affaire pour huit hommes solides, que de le rapporter à la maison.

Notre boulanger s'en fut retrouver maître Gouliafre et lui dit :

— Le poisson est pris. Il pèse au delà de sept cents kilos. En viendrez-vous à bout à vous tout seul, maître?

— Chouette! cria Gouliafre. J'arrive à l'instant. Un poisson n'est pas un éléphant.

Bras dessus, bras dessous, ils se rendirent chez le voisin. Une

grande foule de curieux s'était amassée, pour voir le goinfre à l'œuvre. Gouliafre s'empara d'un pain, le coupa en deux, et y étala sept livres de beurre; puis il en fit autant pour toute une montagne de miches qu'il se mit à dévorer l'une après l'autre.

— Arrêtez donc d'engouffrer tout ce pain, réclama le boulanger plein d'effroi!... Bientôt il n'y aura plus de place pour le moindre morceau de poisson, si vous continuez de ce train-là.

— Au diable! fit Gouliafre radieux, c'est à présent seulement qu'on va commencer pour de bon. J'ai une faim enragée, car il y a bien deux heures que je n'ai plus rien mangé.

Les bonnes ouvrirent des portes à deux battants qui conduisaient à diverses chambres, remplies de tables, qui, elles-mêmes, étaient surchargées de plats immenses contenant d'énormes morceaux de poisson.

Maitre Gouliafre, d'un pas assuré, passa de chambre en chambre. Devant chaque table, il s'arrêtait, le temps de nettoyer les plats. Lorsqu'il eut achevé sa tournée, et qu'il ne trouva plus un atome à se mettre sous la dent, il demanda au maitre de la maison :

— Sera-ce pour bientôt?

— Quoi, qu'est-ce? demanda l'autre, héberlué.

— Eh bien! Le gros poisson! donc. Apportez-le-moi bien vite; ou croiriez-vous par hasard que je me suis dérangé pour de pareilles bagatelles?

— Elle est un peu forte, celle-là! Mais gros goinfre de malheur, vous ne savez donc pas que vous venez de le dévorer? Tête, queue, arêtes et tout? hurla le voisin rouge à éclater de colère.

— Maigre pitance. N'était-ce que cela? Je m'étais figuré quelque chose de vraiment considérable. Un simple hareng! Bien la peine de perdre à cela mon temps! Pour lors, s'il n'y a plus rien à glaner par ici, je rentre illico chez-nous, car mon ventre se met à crier de faim. Adieu, la compagnie!

Il empoigna son gourdin et courut aussi vite que ses jambes pouvaient le porter, pour aller enfin manger à sa faim!

Voyez-vous le Gouliafre!